

Dumez Hervé (2007) "La performativité de l'économie par Michel Callon", notes du séminaire Aegis, du 9 mars 2006, *Le Libellio d'Aegis*, n° 3, juin, pp. 21-28

---

## Sommaire

<b>1</b>	De l'échec des bonnes intentions étatiques <i>B. Kogut</i>
<b>3</b>	Les incitations de Moscovici : à propos de La Psychanalyse <i>E. Vaast</i>
<b>10</b>	Influences : "Un hommage à Gerardine DeSanctis" <i>A-L. Fayard</i>
<b>14</b>	L'intégration de systèmes <i>C. Depeyre &amp; H. Dumez</i>
<b>19</b>	Notes de séminaires <i>H. Dumez</i>

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://erg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

---

## La performativité de l'économie

[Le 9 mars 2006, Michel Callon est intervenu dans le séminaire AEGIS]

**Q**ue veut dire : « la théorie économique est performative » ?

Commençons par décrire de manière très générale ce programme de recherche qui va notamment faire l'objet d'une publication à Princeton University Press sous la forme d'un livre édité par McKenzie, *Performing Economics*.

### Le programme de recherche

Comment peut-on décrire les rapports entre la théorie économique (*economics* en anglais, l'économie-discipline) et l'économie-activité (*economy*, ou économie-chose) ? Il n'y a pas grand chose sur la question dans la littérature. Les disciplines voisines, sociologie et anthropologie, répondent sur le mode de la dénonciation. Deux positions s'opposent. L'une considère que l'économie, comme toute discipline scientifique, analyse ce qui est, ou, dans une perspective d'ingénierie sociale, ce qui pourrait et devrait être. L'autre considère que sa seule fonction est idéologique ; elle organise un discours faux qui voile la réalité aux yeux des agents : Bourdieu, évoquant le fameux *homo economicus*, parle ainsi d'un « monstre anthropologique ». Les deux positions s'opposent comme la vérité ou l'efficacité à l'erreur ou comme la science et la technologie à la fiction. Certes, quelques penseurs hétérodoxes ont échappé à ce manichéisme. Dans *La grande transformation*, livre foisonnant, Polanyi montre que la création du marché du travail « est un acte de vivisection pratiqué sur le corps de la société par ceux qui se sont endurcis à la tâche grâce à l'assurance que seule la science {économique} peut donner » (p. 174) : l'abrogation des lois sur les pauvres, qui prévoyaient que des allocations leur soient versées, a été rendue possible et imaginable parce que la théorie économique a persuadé les décideurs qu'ils ne devaient pas écouter leur compassion mais suivre les enseignements de la science. Foucault, dans ses derniers écrits, s'est posé la question du rôle de l'économie politique dans la gestion des populations. Quelques économistes se sont également interrogés. De ce point de vue, un des articles les plus intéressants est celui de G.R. Faulhaber & W.J. Baumol (« Economists as Innovators : Practical Products of Theoretical Research », *Journal of Economic Literature*, vol. 26, n°2, juin 1988, pp. 577-600) car il pose sans détour la question que je pose aujourd'hui : l'économie-discipline a-t-elle contribué à la production d'innovations qui ont eu un impact sur les activités économiques et sur le comportement des agents ? S'appuyant sur un bilan de la littérature existante (qu'ils jugent au demeurant assez maigre), les auteurs identifient neuf grandes innovations dans lesquelles les économistes ont joué un rôle (calcul actualisé du bénéfice, calcul marginal, formule de Black-Scholes, etc.). Après avoir examiné cas par cas la contribution spécifique de la théorie économique, ils aboutissent à une conclusion assez désabusée. Au total le bilan est maigre : les

économistes ont peu influencé les pratiques des agents économiques, se contentant pour l'essentiel de les formaliser, de les clarifier et de les théoriser, sans réellement agir sur leur contenu. Très rarement, ils sont à l'origine d'une innovation. Les outils de calcul et de prise de décision qui permettent aux agents d'agir plus rationnellement sont élaborés sur le terrain et non pas dans les laboratoires académiques. Faulhaber et Baumol, dont on sent qu'ils auraient aimé montrer que les économistes servent vraiment à quelque chose, qu'ils sont de vrais innovateurs à l'instar de leurs collègues physiciens ou chimistes, laissent percer une déception compréhensible. Mais d'un autre côté, on perçoit qu'ils ne sont pas mécontents de venir conforter une conviction partagée par la majorité des économistes orthodoxes : l'économie-discipline n'a pas à transformer la réalité qu'elle analyse ou dont elle essaye de mettre à jour les mécanismes sous-jacents. Ce qu'elle peut faire de mieux, et qu'elle fait d'ailleurs, c'est d'accélérer les évolutions. Ce que les agents auraient de toute façon inventé et mis en œuvre, les économistes peuvent éventuellement l'anticiper ou le faire percevoir plus clairement. Une des raisons pour lesquelles cet intéressant article ne parvient qu'à faire entrevoir une petite partie de la contribution de l'économie-discipline, c'est qu'il s'appuie sur une vision dépassée de l'innovation : pour Faulhaber et Baumol, la seule manière pour la science économique de modifier les comportements économiques et le fonctionnement des marchés c'est d'être à l'origine de ces transformations. En somme, ils appliquent à la théorie économique le fameux modèle linéaire de l'innovation : la science découvre et les agents économiques appliquent. Comme on le sait maintenant, ce modèle est inadapté. Inadapté aux sciences de la nature et de la vie, inadapté également aux sciences sociales en général et à l'économie en particulier. Il y a mille manières pour la science de transformer les pratiques. La plus directe n'est pas la plus fréquente. Mais au-delà de cette critique, c'est l'idée même de l'extériorité de la science à son objet qu'il faut discuter. Pour répondre à la question : en quoi une discipline comme l'économie peut-elle contribuer à constituer son objet ?, il convient de replacer cette interrogation dans une perspective plus générale qui est celle des *science studies* et que résume assez convenablement la notion de performativité.

Le mot « performativité » est emprunté à Austin. Dans son livre *Quand dire c'est faire* (ce livre est un vrai livre de chercheur : l'auteur se pose une question, donne une première réponse puis modifie sa réponse au fur et à mesure qu'il avance dans sa réflexion), Austin commence par distinguer les énoncés constatatifs (« le chat est sur le paillason ») et les énoncés performatifs (« je vous marie », « je promets »). Les premiers décrivent une réalité qui existe indépendamment d'eux ; les seconds sont des actes qui font exister la réalité qu'ils énoncent. Et puis, plus loin dans le livre, Austin revient sur cette distinction. Il fait remarquer qu'il n'existe pas d'énoncés constatatifs : tous les énoncés sont des actes. Pour décrire les différentes catégories d'actions, il introduit la distinction illocutoire/perlocutoire. Sans entrer dans le détail de ces analyses, retenons l'idée qu'il n'existe pas d'énoncé constatatif. Tout énoncé agit en instituant la réalité dont il parle. Ce point de vue pragmatique s'applique également à la science : les théories scientifiques ne s'inscrivent pas dans l'ordre du constat mais dans celui de la performance. Pour avancer dans l'analyse de la performativité des énoncés scientifiques, il faut, après avoir pris le tournant pragmatique (dire c'est faire), prendre un second tournant qui est le tournant sémiotique. Si un énoncé agit, c'est parce que l'énoncé ne peut être séparé de l'énonciation (l'acte d'énoncer) qui ne peut elle-même être détachée de son énonciateur et de son récepteur. L'énoncé ne vient pas se glisser dans un contexte déjà-là, car c'est l'énonciation qui produit son propre contexte. Si l'on en restait là on

serait encore dans un monde de discours. Pour aller au-delà, il faut accepter de prendre un troisième virage, celui des *science studies* et plus particulièrement celui rendu possible par l'*Actor Network Theory*. Le contexte institué par l'énonciation est fait d'éléments hétérogènes, il compose ce que j'ai proposé d'appeler un agencement socio-technique. L'énoncé : « ce fil qui est soumis à un poids de vingt kilos casse » décrit un événement qui est produit (lorsqu'il se produit) par un dispositif complexe qui correspond à ce que les scientifiques appellent un dispositif expérimental. Mais dans une salle de classe l'agencement socio-technique sera sans doute très différent : des schémas, des formules, des définitions et quelques calculs très simples. La vérité d'un énoncé c'est l'adéquation entre l'énoncé et l'agencement socio-technique qui produit l'événement décrit par l'énoncé : comme le montre l'exemple de la salle de classe et du laboratoire, les conditions de l'énonciation peuvent changer et avec elles les agencements socio-techniques requis. Ce qui marche dans le monde de papier de la salle de classe peut échouer ailleurs. Une des conséquences de ceci est qu'on ne peut raisonner simplement en termes de vrai/faux, de description de la réalité/d'idéologie. Transposé à la théorie économique ceci m'a amené à affirmer qu'*homo economicus* n'est pas en lui-même un monstre anthropologique. Il peut exister, à l'évidence dans les manuels, mais également partout où sont présents les agencements socio-techniques dont il a besoin. Du coup, il faut s'intéresser aux agencements socio-techniques qui donnent un sens aux formules, aux énoncés. Ces agencements ne sont pas donnés une fois pour toutes. Ils sont découverts par un processus d'essais et d'erreurs, d'épreuves successives, de controverses qui accompagnent notamment le déplacement d'un énoncé d'un lieu à un autre. Comme le soulignent Faulhaber et Baumol, la théorie du coût marginal est vraie sur les campus d'économie, dans certains secteurs qui ont été agencés pour qu'elle soit vraie (comme le secteur de la production électrique en France, qui suppose tout une métrologie pour suivre les consommations en fonction du temps), et elle n'a aucun effet dans d'autres contextes : elle reste au mieux une référence à une théorie irréaliste, au pire elle est inconnue. C'est pour cela que MacKenzie parlant de la fameuse formule de Black & Scholes, a dit que pour fonctionner, pour être vraie, cette « formule supposait tout un monde » dont il retrace la construction. Etudier la performativité de l'économie-discipline c'est en définitive s'intéresser aux agencements socio-techniques qui constituent et mettent en forme les activités économiques et suivre les mécanismes par lesquels ces agencements, leur conception, leur reconfigurations peuvent être liés aux énoncés de la théorie économique. On peut dire que c'est étudier la contribution de l'économie discipline aux processus d'économicisation des activités humaines.

Cette dernière observation m'amène à introduire sous une forme caricaturale, une des conséquences radicales de cette démarche : il n'y a pas d'économie-activité identifiable en tant que telle avant que l'économie-discipline ne s'en empare. Je vais prendre un exemple pour illustrer la fécondité de ce point de vue.

En anthropologie, il y a eu dans le passé un grand débat entre substantivistes et formalistes. La thèse des substantivistes (reprise aujourd'hui par la nouvelle sociologie économique) est que toute société, pour survivre, pour faire face à ses besoins, doit utiliser au mieux des ressources : dans toute société il existe donc des activités que l'on peut qualifier d'économiques dans la mesure précisément où elles répondent à ces besoins. Une manière de les identifier et de les décrire est d'utiliser des notions comme celles de production, de distribution ou consommation qui sont censées avoir une signification universelle (au moins d'un point de vue analytique). En face, les formalistes disaient : l'économie ne se définit pas par la substance des activités, mais par des types de comportements des agents que l'on retrouve partout :

face à des ressources rares, pressé par ses désirs ou ses besoins, l'être humain agit de manière rationnelle pour optimiser son bien-être. L'affrontement a fait rage pendant plusieurs années. Formalistes et substantialistes avaient une même conviction : l'économie existe partout. Les formalistes la trouvaient dans les comportements optimisateurs des individus ; les substantialistes dans des activités socialement organisées. Assez paradoxalement la thèse formaliste aboutissait à ne faire aucune différence entre les sociétés dites archaïques et les sociétés développées ; Les substantivistes voyaient au contraire des différences significatives dans les modalités d'organisation, d'encastrement de ces activités économiques dans les institutions. Le débat a progressivement disparu, sans vainqueurs ni vaincus. L'explication de cet évanouissement de la controverse c'est que les protagonistes étaient d'accord sur l'essentiel. Ils partageaient une hypothèse commune : l'économie existe et elle existe partout. Peu importe au fond que pour les uns on la trouve dans les comportements individuels et pour les autres dans la nature des activités. Ce qui compte c'est que l'existence de l'économie est considérée comme non problématique. Elle va de soi.

Dire de l'économie-discipline qu'elle performe l'économie c'est remettre en cause cette hypothèse. Mais ce n'est pas pour autant affirmer que l'économie n'existe pas, qu'elle se dissout dans le social ! Oui elle existe, sous différentes formes, modalités, et toujours performée par l'économie-discipline qui est elle-même multiple, contradictoire à certains moments, plus homogène à d'autres. Il faut ajouter que la réflexion économique est ancienne et qu'il faut l'inclure dans ce que j'appelle l'économie-discipline, notion commode pour désigner des élaborations conceptuelles organisées et systématiques, souvent tournées vers la pratique (je parle d'ailleurs d'*economics at large*) et non pas (seulement) une institution académique.

Depuis sept ou huit ans, pas mal de travaux ont tenté de tester le programme de la performativité de l'économie et de développer ce que j'appellerai volontiers une anthropologie de l'économicisation (qui est évidemment très différente d'une anthropologie économique).

Cette anthropologie se donne pour principale tâche d'étudier les mécanismes par lesquels des agencements socio-techniques que l'on qualifie d'économiques se mettent en place . Parmi la grande diversité de formes d'économicisation possibles, trois sont particulièrement intéressantes, car au terme d'un processus de sélection, elles se sont progressivement imposées :

- la création, l'instauration, d'agencements dans lesquels on crée une dissymétrie entre des choses passives (qui peuvent faire l'objet d'évaluations qui leur attribuent une ou des valeurs) et des agents actifs (équipés d'intentions, de capacités de calcul et qui produisent ces évaluations). Tant que cette distinction n'est pas faite, on n'a pas d'économie-chose au sens plein du terme. Il faut observer que cette séparation n'est jamais acquise et, surtout, qu'elle est constamment rejouée : ce qu'on appelle la marchandisation est évidemment une des manifestations de ce travail de différenciation. La théorie économique, sous toutes ses formes, néo-classique, évolutionniste, marxiste, théorie des conventions, travaille à imposer l'évidence de cette asymétrie. Une économie, ce sont des biens et des agents.
- Une seconde étape dans le processus d'économicisation correspond à l'autonomisation des activités économiques qui sont constituées en un ensemble qui se clôt sur lui-même. L'économie-chose est définie par des frontières qui la distinguent d'autres activités. On constitue alors l'économie-chose en sphère autonome, comme une économie nationale.
- La troisième forme est celle dans laquelle nous baignons. La sphère économique autonome (la précédente) est constituée en marchés inter-reliés. Le marché est la forme

de toute activité économique, l'inter-relation entre les marchés passant par les marchés financiers.

Ces marchés, il faut les constituer. Pour les fabriquer, trois notions sont importantes.

- l'agent économique doit être construit grâce à des agencements socio-techniques. On fabrique des niches pour que l'*homo oeconomicus* puisse vivre et prospérer. On ne devient pas calculateur par hasard, et encore moins par nature.
- Il faut des biens, des entités transformées en choses, et valorisables. Pour devenir des « choses qualifiées », les biens doivent être travaillés.
- Il faut enfin des algorithmes socio-techniques pour organiser la rencontre entre les agents équipés et les biens qualifiés. Par exemple, on a divers modèles d'enchères. Ou, autre exemple, Clifford Geertz a montré comment le bazar fonctionnait selon deux algorithmes différents selon que le client était un indigène ou un touriste américain.

Il existe autant de formes d'économicisation qu'il existe de types d'agents, de types de biens et de types d'algorithmes. La thèse posée par le programme de recherche est que l'économie-discipline joue un rôle dans cette détermination des formes d'économicisation. On peut par exemple considérer le marché aux fraises solognot analysé par Marie-France Garcia. Pour transformer un paysan solognot en agent calculateur, il faut un agencement socio-technique élaboré. On a construit un hangar semi-ouvert, dans lequel producteurs et acheteurs sont séparés. On a un système d'information sur les cours, des biens qualifiés (les fraises sont certifiées, rangées dans des barquettes, exposées, etc.). Marie-France Garcia a d'ailleurs suivi l'évolution de l'agencement et montré que maintenant le marché est devenu un appendice de Rungis. Deux agencements différents produisent deux variétés d'agents calculateurs différents. C'est ce que montre une doctorante du CSI qui travaille sur le *credit scoring* aux USA et en France. Michel Serres a une belle formule : *homo causa sui*.

Sur quel type d'études empiriques repose donc le programme de recherche ? L'hypothèse est que l'*homo oeconomicus* n'est pas un être nu, il est un être habillé, équipé. C'est sur ces habits, sur cet équipement, que portent les études.

Peter Holm a étudié la transformation d'une gestion de la pêche en Norvège, passant d'une approche traditionnelle, façon gestion sage d'un bien commun attentive au stock, à une approche marché des droits de pêche négociables. Il a fallu une série de transformations. L'océan est obscur, opaque, et le poisson n'est reconnu pour ce qu'il est que quand il est remonté à la surface. Donc, on a transformé le poisson en ce que Holm appelle un *cyberfish* et on a transformé l'océan en aquarium transparent. Après cela, le pêcheur norvégien a pu devenir un agent calculateur. Encore a-t-il fallu vaincre la résistance du gouvernement norvégien qui était plutôt contre le nouveau système : et ce sont les pêcheurs eux-mêmes qui ont réclamé la mise en place de cette nouvelle forme de gestion.

Sur d'autres exemples, on voit les deux mêmes phénomènes :

- l'économie-discipline a joué un rôle (mise en place de marchés de quotas)
- l'économie-discipline à elle toute seule ne fait pas exister les marchés (ce qu'une lecture superficielle de la thèse de la performance pourrait laisser penser ; le point-clef est constitué par les agencements qui donnent sa vérité au discours de l'économie). Il faut donc une co-performance.

Prenons un autre exemple, qui figurera dans le livre *Performing Economics*, et qui n'est pas seulement un exemple, parce qu'il touche à quelque chose de fondamental, l'expérimentation. Quand on étudie l'histoire de l'économie expérimentale, on voit qu'il y a deux phases. Dans une première phase, l'économie expérimentale essaie de tester la validité des modèles économiques. Les économistes dominants s'y

intéressent peu : ceci est cohérent avec les analyses de Kuhn – les scientifiques ne s'intéressent pas véritablement à la réfutation possible de leurs théories. Puis intervient une seconde phase. Il s'agit là d'autre chose puisqu'on ne cherche plus à tester, on cherche à construire des marchés et là les économistes commencent à s'intéresser au travail de laboratoire. Philip E. Mirowski (University of Notre Dame) s'est intéressé au système d'enchères mis en place par la FCC américaine pour allouer les fréquences hertziennes. L'objectif de Mirowski était de réfuter la théorie de la performativité mais le paradoxe est qu'il n'est pas sûr qu'il ne l'ait pas renforcée. La FCC, face à son problème d'allocation de fréquences rares, s'est adressée à des économistes. Leur réponse a été : on sait assez bien dire quels systèmes ne sont pas efficaces, on sait moins bien déterminer quelles sont les bonnes solutions. On a donc cherché à simuler et là, on a fait appel à des économistes expérimentaux. Or, ils avaient des représentations très différentes des premiers. Alors que ceux-ci pensaient que les agents ne connaissaient pas leurs préférences au début du processus et les découvraient par apprentissage dans le processus, les économistes expérimentaux estimaient que les agents avaient une structure de préférence claire et que le système devait permettre, à partir de là, de trouver la meilleure solution. Du coup, les solutions d'enchères envisagées étaient extrêmement différentes. Il a fallu parvenir à un compromis. La solution adoptée aux États-Unis a d'ailleurs été très différente de celles adoptées en France et au Royaume-Uni. Aux États-Unis on a eu une phase de développement, une expérimentation en laboratoire, puis une expérimentation grandeur nature mais sur un autre sujet, et enfin la mise en place du système. La thèse de Mirowski est que les grands opérateurs ont joué un rôle déterminant dans le choix du système. Il en déduit qu'il n'y a pas performativité. Mais il n'y a pas réellement incompatibilité entre les deux thèses.

*Question : est-on dans un cadre d'analyse différent de celui de la prophétie auto-réalisatrice ?*

Je le pense. La thèse de la performativité, dont je conçois qu'elle donne lieu à de nombreux contresens, devient plus claire et plus intéressante, me semble-t-il, lorsqu'on la situe par rapport à d'autres notions, qui ont été ou sont utilisées pour décrire les rapports entre *economics* et *economy*, comme celles de prophétie auto-réalisatrice, de dimension prescriptive ou normative de l'*economics*, ou de performance (au sens anglo-saxon du terme). La notion de prophétie auto-réalisatrice, si l'on s'en tient à elle, permet de soutenir que la théorie économique est à la fois fautive (elle ne décrit pas la réalité des marchés) et efficace (elle a un impact sur le comportement des agents et rend possible le fonctionnement des marchés) : la théorie est un outil de coordination dans des situations où les agents manquent de points de repères communs. La théorie joue le rôle d'une convention : si les gens croient que les autres croient qu'ils croient que la théorie est vraie ... alors il existe une convention qui permet de se coordonner. La différence fondamentale que je vois avec la thèse de la performativité est le rapport à la vérité. La performativité suppose des agencements socio-techniques qui conduisent à un effet sur les comportements. Si l'on reprend l'analyse de la formule de Black-Scholes par MacKenzie, ce que montre ce dernier, c'est qu'il a fallu une dizaine d'années et la construction d'agencements compliqués pour que la performativité de la théorie augmente sa zone d'influence et la maintienne. L'approche de la performativité, encore une fois, s'appuie sur l'idée de l'adéquation entre les agencements et la formule ou le modèle qui décrit le fonctionnement de ces agencements. Puisqu'un énoncé est toujours performatif, la variable importante est celle du degré de diffusion et d'extension des agencements auxquels elle est associée et qui font qu'elle est vraie.

Ou bien ces agencements sont rares et la théorie est vraie, mais en peu d'endroits. Ou bien ils sont nombreux, largement disséminés, et la théorie est vraie mais cette fois-ci en de nombreux endroits. Pour qu'une prophétie soit auto-réalisatrice, il faut des agencements convenablement profilés : c'est ce que Donald MacKenzie montre parfaitement dans le cas de Black and Scholes. Avec la notion de performativité, on ne se situe pas dans le cadre relativiste de la prophétie auto-réalisatrice et plus généralement des conventions comme outils de coordination. Ce qui est parfois intéressant dans la recherche, c'est de pouvoir se débarrasser d'un coup de rayons entiers de bibliothèques : là, on peut se débarrasser de tout ce qui a été écrit sur le rôle des conventions dans le fonctionnement des marchés.

*Question : les autres sciences sociales sont-elles, elles aussi, performatives ? En même temps, l'analyse semble donner un statut particulier de ce point de vue à l'économie, pourquoi ?*

Comme je l'ai dit : 1. Tout énoncé est performatif ; 2. La performativité est question d'agencement. Bien sûr, les autres sciences sociales ont été et sont performatives. Durkheim, qui redevient à la mode, par ses concepts, son approche, mais aussi par ses outils (statistiques, notamment) a fait exister le social, l'idée que la société existe. L'anthropologie a fait exister les cultures. La performativité n'est aucunement propre à l'économie comme discipline. Par contre, il s'est passé quelque chose de particulier : l'économie avec ses agencements qui cadrent les agents a fait vaciller le Yalta des disciplines (à moi l'économique, à toi le social, à toi la culture, etc.). De plus, l'économie s'est assuré un monopole de l'expérimentation, du travail de laboratoire. Prenez le cas de l'économie expérimentale. Comme l'a bien montré Guala, elle a évolué d'une phase poppérienne (l'expérience est conçue pour tester les hypothèses de la théorie économique) à une phase d'ingénierie (on cherche à mettre au point en laboratoire les marchés économiques). En choisissant de faire la police épistémologique, elle n'a rencontré pratiquement aucun écho. En revanche son influence s'est considérablement accrue quand elle est passée à l'ingénierie. On peut dire qu'avec le rôle grandissant des technologies électroniques dans la construction des marchés, cette phase de laboratoire destinée à étudier en modèle réduit les marchés grandeur nature va revêtir une importance stratégique grandissante. Cette capacité dote l'économie discipline d'une force considérable, par rapport aux autres disciplines des sciences sociales. Pour le dire dans le vocabulaire de la performativité : si la réalité sociale est formatée de manière à ce que la théorie économique soit vraie, la situation de la sociologie ou de l'anthropologie risque de devenir inconfortable ! Si les autres sciences sociales veulent tenir le choc de la confrontation, il faudra qu'elles se mettent, elles aussi, à l'expérimentation. L'expérimentation à la fois comme creuset où s'élabore la théorie et comme cadre qui permet à cette théorie d'avoir des effets, est devenue selon moi un enjeu majeur. Enjeu à la fois théorique (pour la pratique des sciences sociales) et social (nous avons besoin d'une expérimentation ouverte, pas d'une expérimentation monopolisée par l'économie.) Si on ne prend pas le virage de l'expérimentation, nous, sociologues ou anthropologues, serons condamnés à répéter : *embeddedness ! embeddedness !*, en espérant disqualifier, avec ce mot magique, la théorie économique. Mais comme celle-ci se sera mise en position de jouer la carte de *l'embeddedness* à son profit, en encastrant autant que faire se peut les activités économiques dans la théorie économique, on se retrouvera gros jean comme devant ! On se sera trompé d'*embeddedness* !

*Question : Vous n'avez pas parlé de la gestion comme discipline.*

Bien sûr les savoirs et les outils des disciplines de gestion participent à la performance des acteurs. Notamment dans le cadre des organisations qui sont à la

fois au cœur des marchés, de leur mise en forme et de leur fonctionnement. De nombreux travaux montrent comment, par exemple, les équipements informatiques des firmes retentissent sur le fonctionnement des marchés, les formes de compétition, de distribution des ressources etc... Et d'ailleurs à tout seigneur tout honneur, un des pères fondateurs de la sociologie économique, Weber, a bien montré comment la comptabilité (compte de capital) avait constitué un agencement socio-technique crucial pour le développement d'une forme d'organisation de l'activité économique, que l'on peut convenir d'appeler capitaliste. Les sciences de la gestion, dans leurs différents compartiments (marketing, ressources humaines, finance, etc...) contribuent activement à cette élaboration d'agencements et à la production de discours décrivant ces agencements.

*Question : y a-t-il un mouvement inexorable d'économicisation ? Les autres formes de comportement sont-elles condamnées à terme, ou peuvent-elles quand même survivre et se développer (je pense aux logiciels libres, aux analyses de Viviana Zelizer dans *Social Meaning of Money*, Princeton University Press, 1997) ?*

Ceci rejoint une de mes autres lignes de recherche sur l'articulation entre cadrage et débordement. Quand on cadre les gens avec des algorithmes, des agencements, on n'« éponge » jamais le monde et il y a toujours des débordements. Et ces débordements peuvent conduire à l'élaboration et à la dissémination de nouvelles formes d'agencements socio-techniques, organisant différemment l'économie. La conception de ces agencements alternatifs est toujours étroitement couplée à l'élaboration de discours, modèles qu'on peut qualifier de théoriques. C'est vrai dans le cas des logiciels libres, avec des ingénieurs qui réinventent, si l'on peut dire, la théorie des externalités de réseaux. Tout cadrage a ses limites et nous cherchons à travailler sur les diverses « récalcitrances » qu'ils suscitent, récalcitrances qui conduisent à travers un travail d'investigation et de recherche collective à imaginer de nouveaux agencements.

De manière plus générale, il convient de prendre la mesure de la diversité des agencements socio-techniques. Non seulement parce qu'ils font calculer les agents de manière variée, mais également parce que certains sont conçus pour empêcher les agents de calculer. On commence à savoir –et c'est passionnant– ce qu'est un agencement qui produit du désintéressement, de l'altruisme pur. On peut penser par exemple aux analyses classiques de Titmuss sur le don du sang ou à un cas que nous étudions, celui du Téléthon. On sort du don à la Mauss, pour lequel existe une forme de réciprocité. Dans le cas du sang ou du téléthon, le donateur donne à des gens, les donataires, qu'il ne connaît pas. Les agencements sont conçus et organisés pour rendre inévitable l'absence de réciprocité, notamment en assurant l'anonymat du don. Le don à des étrangers est une invention des sociétés modernes et il faut autant de savoir-faire pour rendre les gens altruistes que pour les rendre calculateurs. Le livre de Thévenot sur l'action plurielle est intéressant de ce point de vue.

J'en profite pour insister sur un point, qui est celui de la complexité, ou de l'hétérogénéité des agencements concrets qui sont toujours des compositions d'agencements « purs ». Bill Gates est un modèle d'agent calculateur puisqu'il a réussi à amasser la plus grosse fortune du monde ; est-il hypocrite lorsqu'il crée une fondation et fait d'énormes dons ? Là n'est pas la question. Ce qu'il faut c'est analyser Bill Gates comme un composé, une combinaison d'agencements altruistes et calculateurs. Nous avons commencé à montrer, me semble-t-il, qu'il n'existe pas d'agencements calculateurs sans agencements altruistes, et vice et versa. La notion d'agencement a l'intérêt non seulement d'étendre la notion d'habitus au-delà des seules incorporations somatiques, en prenant en compte le caractère distribué de la

cognition et de l'action, mais également de rendre empiriquement observable et descriptible la pluralité des formes d'agences.

*Question : La notion de cadrage/débordement tend à montrer que quand il y a économicisation, il y a recherche de débordement, d'alternative. Mais y a-t-il des cas de réversibilité : après économicisation, on cherche à remplacer les agencements socio-techniques qui ont conduit à l'économicisation par d'autres, qui créent une rupture, pas un retour en arrière mais l'invention d'agencements qui rompent avec ceux de la performativité de l'économie ?*

Il doit y avoir des cas de ce genre et nous allons les chercher. Peut-être la forme coopérative est-elle intéressante à étudier de ce point de vue. Il semble qu'elle se développe notamment dans des pays qui sont en phase d'économicisation.

*Question : En termes de discipline et de discipline liée à des agencements, est-ce que le droit ne joue pas un rôle particulier ?*

Oui, central. Dans le processus d'économicisation qui constitue la sphère économique, le droit occupe une position centrale et l'alliance économie/droit constitue ce rapport de force. L'analyse des droits de propriété, du droit des sociétés, de la concurrence, de l'environnement, sont quelques-uns des domaines que devrait investir cette nouvelle anthropologie de l'économicisation. Les travaux de Tim Mitchell sur l'Égypte, ou sur les effets de la doctrine de Soto, en fournissent de frappantes illustrations. De manière générale, on peut dire que le droit joue un rôle dans les trois dimensions que j'ai distinguées précédemment : la constitution des agents, la constitution des biens qualifiés, les algorithmes de rencontre des agents et des biens. Plus les agencements sont complexes et hétérogènes, plus le droit est central dans le réglage fin de leur fonctionnement ■

*Hervé Dumez*  
*notes relues par Michel Callon*